

Napoléon est là, ni détruit par ce séjour de dix-neuf ans et demi dans le sol le plus humide de l'île, ni changé, ni vieilli par ce travail du temps auquel nul vivant ne saurait se soustraire. L'Empereur est demeuré jeune. Il est plus jeune, beaucoup plus jeune que Bertrand, maintenant un fragile et blanc vieillard, plus jeune même que Gourgaud, grisonnant, aussi jeune qu'Emmanuel de Las Cases, l'ancien page de Longwood. C'est un mort de quarante ans, semble-t-il, sur lequel se penchent ses aînés, ces vieillards que sont presque tous les survivants de la captivité. C'est une véritable résurrection du héros à l'âge de sa gloire. Napoléon apparaît deux fois immortel. Son corps se révèle avec ce don de survie que Plutarque attribuait au corps d'Alexandre. Il y a une minute de stupeur et d'adoration. Bertrand regarde avec l'attitude de quelqu'un qui va se précipiter. Gourgaud, Emmanuel de Las Cases, Arthur Bertrand, Marchand, les serviteurs sanglotent.

Mais, bientôt, se manifestent des curiosités sacrilèges. On parle de soulever le corps pour mieux l'examiner, de sortir et d'ouvrir les vases pour juger de l'état des viscères. Gourgaud, violemment, proteste. Il n'en peut supporter davantage. Il crie que c'est bien là l'Empereur, qu'il n'y a aucun doute possible, que tenir le cercueil ouvert plus longtemps serait manquer de respect à ses restes et provoquer leur destruction. Et il supplie le docteur de replacer le coussin léger sur le corps, sur le visage, ce qui est fait aussitôt, l'émotion de Gourgaud étant devenue contagieuse.

Maintenant, le sarcophage d'ébène est refermé sur les primitives enveloppes de zinc, d'acajou et de plomb. Les commissaires ont reconnu officiellement qu'ils se sont bien trouvés en présence des restes mortels de

l'Empereur Napoléon. Le titre impérial est restitué, sur la terre même de Sainte-Hélène, au captif délivré.

... Le cortège se forme. Après bien des difficultés et des cahots, on arrive sur la route et le convoi, escorté de miliciens et de soldats, descend des hauteurs dans une immense buée, tandis que se déchaine le tonnerre des salves des forts, multipliées sans fin par les échos des mornes. Sur les quais de Jamestown, sous le pavillon tricolore, le prince de Joinville, grave, mûri, ému, à la tête des états-majors des trois navires noirs, dont, depuis le matin, les pavillons sont en berne et les vergues en pantenne, attend le Souverain mort que l'on rend à la France. Le vieux gouverneur Middlemore, épuisé de fatigue, fait la remise du corps de Napoléon au fils de Louis-Philippe. Lorsque le sarcophage a touché la chaloupe du prince, un magnifique pavillon impérial se déploie, celui que miss Mary Gédéon et les jeunes filles de Jamestown ont voulu confectionner elles-mêmes. Alors, la *Belle-Poule* redresse ses vergues et déploie ses pavois. Ces mouvements sont répétés par la *Favorite* et par l'*Oreste*. Notre deuil a cessé avec l'exil de l'Empereur. La division française se pare de tous ses ornements de fête. Les matelots, chapeau bas, pyramides vivantes dans les vergues, voient revenir à eux, sur cette mer calme, les cendres de Napoléon en l'honneur de qui, dans le crépuscule naissant, trois cents bouches à feu carillonnent un *Te Deum* inouï.

Puis la nuit tombe et, de nouveau, un grand silence enveloppe toutes choses. L'Empereur maintenant repose sur le pont de la *Belle-Poule*, au milieu d'une garde de marins français. De chaque côté du catafalque, des parfums brûlent dans des cassolettes. Deux ifs d'argent étincellent de lumière. Les trente fanaux du bâtiment se réfléchissent dans les caronades de la batterie... Devant la frégate, se découpe en arêtes noires la silhouette tourmentée de Sainte-Hélène avec les feux de ses forts et de sa côte.

Il fut remarqué ce soir-là que, dans le ciel endeuillé de son éternelle brume, une seule étoile brillait juste dans la verticale du navire, au but du chemin parcouru par le corps impérial.

ALBÉRIC CAHUET.